

Handicapé, mon frère

Il importe, avant tout, que le dialogue s'établisse et se poursuive : être à l'écoute de ces frères humains parmi d'autres.

La permanence du handicap est ce qui rend insupportable aux bien portants le handicapé.

Qu'il soit physique ou mental, le handicap est ce qui empêche un homme de fonctionner normalement. Il ne peut pas être dissimulé longtemps et il est permanent. Attendre que ça passe comme n'importe quelle autre affection... revient à attendre que le handicapé meure. Le handicapé ne guérit pas de son handicap : il vit avec et il y a confusion, finalement, entre le handicapé et l'homme handicapé. Le handicap est une gêne dont on ne peut désirer la disparition — puisqu'il est permanent — sans désirer, du même coup, la disparition de celui qui en est porteur.

Devant un handicapé, nos vœux de guérison paraissent grotesques et font rougir comme une indécatesse dont l'infirme lui-même nous relève en un sourire.

La permanence du handicap est ce qui rend insupportable aux bien portants le handicapé. Aupoint, me semble-t-il, que le handicap gêne moins le handicapé que celui qui, lui adressant la parole ou le regard, ne voudrait pas l'être. Nous voudrions qu'il soit *comme nous* et nous avons peur d'être *comme lui* ! Cette non-ressemblance des images ou des fonctions nous inquiète. Cette différence nous tourmente. Nous nous sentons coupables d'être du bon côté sans l'avoir mérité. Comme s'ils étaient, eux, du mauvais côté sans l'avoir mérité non plus. Mais — projection oblige — si nous sommes coupables d'être du bon côté, eux ne peuvent que supporter les effets de notre culpabilité imaginaire.

En fait, ce qui nous rend coupables est le *sentiment inconscient de vouloir leur mort puisqu'ils ne sont pas comme nous*, puisqu'ils nous donnent une image déformée, altérée de nous-mêmes.

Le handicapé dérange l'ordre du visible et du même. Il est la marque d'un désordre dans le fonctionnement d'une société ou dans la génération de l'espèce. Il est mon autre dissemblable et il ne fonctionne pas comme moi. Il introduit une dissemblance dans l'image que j'ai de moi. Voilà qui nous paraît d'emblée absolument injuste.

Et, la plupart du temps, nous tentons de réparer l'injustice en déniaient le handicap, en ne voulant et/ou ne pouvant pas *voir* ce que nous voyons, en faisant comme si nous ne voyons pas.

Cette possibilité de dénégation d'une partie de nous-mêmes ou des autres a des effets redoutables. Elle est le ressort caché des passages à l'acte les plus subtilement sadiques, masochistes ou meurtriers.

J'ai rencontré des mères tellement exaspérément aveuglées par le refus de se rendre à l'évidence du trouble de leur enfant qu'elles ne pouvaient que poursuivre des chimères et, sous prétexte de réussite scientifique ou de savoir faire..., rendre impossible toute rencontre humble et patiente de laquelle avec lui. L'aveuglement désespéré ne fait que cacher l'intensité de la blessure narcissique et, si personne ne vient réintroduire la dimension d'une

parole vraie dans cet univers d'exaspération, le débordement de la bonne volonté ne fera jamais qu'alimenter, à terme, le cercle infernal de la vengeance et de la haine.

Le handicap ne doit pas être nié. Il ne doit pas être non plus revendiqué comme ce qui donne des droits et nous met en position paradoxale de *privilegiés*.

Ni nié ni exalté, il doit, me semble-t-il, être parlé, il doit être le support de la parole entre le handicapé et les autres. De cette façon, le handicap devient *une fonction du corps*. Il devient médiateur — comme le sont le corps et son image — entre les autres et moi. Par lui, les autres s'adressent particulièrement à moi et, moi, je les écoute du lieu qui est le mien, mais ce n'est pas au handicap qu'ils s'adressent et ce n'est pas lui qui est mon interlocuteur en eux. L'image que nous avons des autres, fût-elle déformée, est médiatrice dans la mesure où elle est traversée par la parole : alors, elle ne met pas obstacle au cri, à la joie, à la colère, au désir de l'Autre, cet Autre où la parole s'origine, plus nous-mêmes que nous-mêmes et qui se laisse chercher dans les autres, tous les autres, pour peu que nous ne les réduisons pas à l'image idéalisée ou détestée de nous-mêmes.

Un corps de gloire

Alors — pris dans la parole où l'homme demeure en vérité — le handicap peut nous faire parler plus vraiment que la bonne santé... et nous pouvons découvrir à travers lui ce qui (Celui qui), dans l'humanité handicapée qui est la nôtre, aspire à un corps de gloire.

Pris dans l'ordre de la parole, le handicapé interroge la Parole même. Même s'il ne peut parler, en nous, il crie et en appelle au miracle. Qui n'a pas rêvé devant la torture d'un dysfonctionnement à une imposition des mains, à une ombre, à un regard qui délivrerait l'homme de la folie, qui le remettrait debout, qui lui rendrait la vue ?

L'infirme crie vers Dieu. Et, dans l'humanité, c'est lui qui, mieux que les bien portants, va déceler l'approche de l'homme selon Dieu pour lui demander, puisque son humanité vient

jusqu'à la sienne, *justice*. La justice étant, dans l'Évangile, non pas *de voir comme les autres* mais de *voir Dieu s'il est vrai qu'il parle en notre humanité, qu'il la crée*.

Sauf à le réduire à son handicap — comme on réduit une femme à sa beauté! — l'homme handicapé interroge légitimement — en tant que sujet de la loi — le fonctionnement légitime de la société et de la famille humaines, le fonctionnement légitime et bon du corps. Non pour rendre coupable la société, la famille, le bien-être. Mais pour interdire à jamais de réduire trop vite la *légitimité de l'existence humaine à la légitimité du fonctionnement social* et de l'organisation de nos représentations. Aucun handicap ne peut faire que le trouble qu'il apporte au fonctionnement humain légitime... justifie la mort de l'handicapé ou son ignorance. Le handicapé — et n'y en aurait-il qu'un seul au monde — pose légitimement la question de l'être homme en tant qu'elle ne s'ouvre pas seulement sur l'image légitimement fonctionnelle qu'il a de lui-même. Il la pose aux autres tout autant qu'à lui-même.

Je veux dire qu'*avec lui parmi nous* la question de l'humanité ne peut plus se poser *comme si* il n'y avait pas de handicapé dans le monde.

Ce comme si instaurerait toute l'humanité dans le désordre du mensonge et transformerait en arsenic la parole dont elle a soif et qui la désaltère...

Découvrir dans le handicap une dimension fondamentale de l'humanité : celle de son impuissance à s'engendrer elle-même dans le droit et la justice, c'est découvrir en même temps l'autre dimension de l'humanité : celle du désir d'un Dieu qui ne se laisserait débouter de son droit à aimer sous aucun prétexte, même légitime, et quel que soit le handicap mortel et cruciforme dont son corps de désir soit grevé.

Nous avons conscience qu'en écrivant cela, nous soulevons la question de l'homme en tant qu'elle est celle d'un *être spirituel*. Le handicapé nous interroge toujours finalement en ce lieu charnel de l'Esprit.

Un espace verrouillé

Si le corps handicapé de mon frère humain ne posait pas la question de l'unité de l'esprit du corps humain, il n'y aurait qu'à se satisfaire de la sem-

piternelle opposition entre le *normal* et le *pathologique*.

Le handicapé ne peut alors s'offrir que comme lieu de projection de la souffrance imaginaire du bien portant qui *se met à sa place*, qui fait et dit à la place de l'infirme plutôt que de demeurer son interlocuteur. De même, rongé par la culpabilité de n'être pas capable de soulager la misère, le bien portant devient l'obstacle majeur à ce que l'infirme puisse dire sa joie ou, simplement, reconnaître en lui les signes de la joie qui fait vivre, même dans la souffrance.

Ainsi se trouve verrouillé par ce jeu *pervers* finalement l'espace de la rencontre humaine : chacun y est indéfiniment renvoyé à l'image qu'il croit avoir de l'autre et qui n'est que la sienne projetée. Ce jeu des images de nous-mêmes que nous faisons parler nous rend sourd à ce qui parle en nous. *Cette surdité est notre pire handicap*. La parole du handicapé, s'il sait déjouer notre jeu, peut vaincre le cœur de l'homme et lui redonner son poids de joie, de colère, de tristesse... qui nous autorise à vivre avec lui non comme avec une image déformée de nous-mêmes mais avec un frère humain parmi d'autres.

Denis VASSE

LU, ENTENDU, VU PAR...

Dictionnaire de la vie spirituelle

Cinquante-huit experts en vie spirituelle par leur ministère, leur enseignement ou leur expérience. La plupart italiens, quelques non italiens presque toujours au travail à Rome. Ils nous proposent ce solide et cependant maniable Dictionnaire. L'édition française a été adaptée par François Vial.

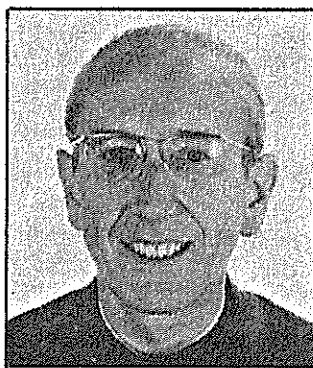
Plutôt qu'un lexique expliquant des mots, nous trouvons un ensemble de cent six études recouvrant les principaux thèmes de spiritualité pour notre temps. Leur choix a le mérite d'enrichir les bases traditionnelles de la vie spirituelle par l'apport plus neuf des sciences humaines (psychologie, sociologie, etc.), par l'ouverture à des questions d'aujourd'hui (féminisme, écologie, politique, temps libre, etc.), par l'infor-



Michel Loez

mation sur des mondes spirituels non catholiques (juداïsme, islam, hindouïsme, etc.).

Les thèmes sont traités avec une certaine ampleur (environ dix pages, petits ca-



Edmond Gaille

ractères, deux colonnes) et dans un esprit assez synthétique pour une première approche. Des notes, une bibliographie avec de nombreuses références à des ouvrages français, complètent la présenta-

tion de chaque article. On ne travaille pas un dictionnaire comme on lit un roman. Ce livre compact et accessible offrira au chrétien soucieux d'approfondir sa foi vécue, c'est-à-dire sa vie selon l'Esprit, aussi bien qu'au pasteur ou au théologien, un ensemble ouvert et équilibré. La réflexion ne manque pas plus que le souffle. L'ouverture à l'actuel rejoint l'enracinement dans le traditionnel.

En nous proposant l'adaptation de cet ouvrage de haute vulgarisation pensé et écrit au-delà des Alpes, les éditions du Cerf rendent un grand service au mouvement spirituel qui sourd dans l'Église de France. Entre les durcissements traditionalistes et l'ardeur parfois sentimentale des renouveaux, nous tenons un livre de sagesse, d'équilibre, d'ouverture.

Cerf, 1983, 1 246 p.

E.C. et M.L.